

Echo de Notre-Dame de la Garde
Semaine Religieuse de Marseille

N° 1702	Juillet 1914
N° 1705	Août 1914
N° 1713 – 1715	Octobre 1914
N° 1757	Août 1915
N° 1921	Octobre 1918
N° 1934 – 1937	Janvier 1919
N° 1961	Juillet 1919

A propos de nos Traditions

Qu'est-ce que la Patrie ?

La France

La Nation préférée de Marie

Le Rosaire de France

Vive Le Christ Ami des Francs !

Lettre de Sa Sainteté le Pape Benoit XV

La Reprise des Relations Diplomatiques avec le Vatican



A PROPOS DE NOS TRADITIONS

La haute ancienneté de l'église de Lyon ne peut faire doute pour personne. Elle possède en effet, en commun avec Vienne, un titre vénérable entre tous, la montrant constituée dès la seconde moitié du II^e siècle de notre ère. C'est la lettre adressée en 177 par les chrétiens des églises de Vienne et de Lyon à leurs frères d'Asie et de Phrygie. Une opinion, à laquelle les érudits lyonnais paraissent tenir, opinion dont S. Em. le Cardinal Sevin s'est fait récemment l'écho, veut tirer de ce document la preuve que « Lyon est la première ville où la croix a été plantée dans le sol des Gaules », et que « il n'est pas un diocèse français qui touche de plus près aux origines apostoliques ». Si je ne me trompe, cela signifie qu'aucune partie de notre France actuelle ne fut évangélisée avant Lyon. C'est une assertion qui demanderait à être établie, et Mgr Duchesne n'avait pas cru pouvoir aller si loin. En l'an 177, Lyon constituait, affirme-t-il, l'unique diocèse des Gaules, mais, bien entendu, « en dehors de la Narbonnaise » (1), dont faisaient partie, on le sait, Vienne, Arles et Marseille. Même réserve est faite par M. Hirschfeld, le docte éditeur du *Corpus inscriptionum latinarum*. Il considère que l'introduction du christianisme à Vienne était plus ancienne qu'à Lyon, car généralement le christianisme a pénétré dans la Gaule en remontant du sud par la vallée du Rhône (2). Et M. Camille Jullian, professeur au Collège de France, juge autorisé entre tous, enseigne que le christianisme entra dans les Gaules par Marseille, apporté dans la ville grecque par quelque disciple des apôtres (3).

Tout cela n'indique pas que la Croix ait été plantée d'abord à Lyon, antérieurement à toute autre partie du sol français actuel.

On remarque, de plus, que la lettre de l'an 177, conservée par Eusèbe, est écrite en grec, qu'un grand nombre des martyrs désignés par le document portent des noms grecs, et cela s'explique par le fait que le christianisme venu d'Orient dut être apporté en Gaule par des hommes apostoliques venant de l'Asie Mineure (4). Il faut convenir que, pour des missionnaires partant de l'Orient, aucun point de débarquement ne fut mieux à leur portée, aucun centre ne fut mieux proposé à leurs premiers travaux, que le port grec de Marseille, en communication ininterrompue avec les pays du Levant. Et, de fait, si Lyon peut se réclamer d'un titre exceptionnellement glorieux, tel que la lettre aux chrétiens d'Asie et de Phrygie, Marseille possède un monument, moins étendu sans doute, mais tout aussi éloquent dans son formulaire si discrètement chrétien. C'est l'inscription attestant le martyre de Volusianus, fils d'Eutychès (nom grec), et de son compagnon Fortunatus, inscription trouvée avec d'autres débris provenant du cimetière antique de Saint-Victor. Voici le jugement qu'a formulé Edmond Le Blant sur ce joyau archéologique, jugement reproduit par l'abbé Albanès dans son *Armorial des Evêques de Marseille* (p. 4) : « La présence de l'ancre, celle de l'acclamation le font contemporain des plus vieux vieux marbres de Rome souterraine ». La portée que lui

(1) *Fastes épiscopaux*, cités par Mgr Bellet, *Origines des Eglises de France*, p. 7 et 48.

(2) HIRSCHFELD, cité par Mgr Bellet, *op. cit.*, p. 60.

(3) *Histoire de la Gaule*, t. IV, p. 485.

(4) BELLET, *op. cit.*, p. 52.

attribue M. Jullian n'est pas moins significative : « La plus ancienne inscription chrétienne de la Gaule, et peut-être du monde, écrit-il, est de Marseille, trouvée, je crois bien, au bassin de Carénage. Elle fait peut-être allusion à un martyr sous Domitien, date que la forme des lettres n'interdit pas (1) », et qui, ajouterons-nous, révèle la persécution païenne sévissant à Marseille un siècle avant celle que subit la ville de Lyon. Nous pourrions, à ces divers jugements, en joindre d'autres encore, entre autres celui du savant conservateur du Musée archéologique de Marseille. Concluons tout de suite que l'opinion lyonnaise devrait accompagner ses assertions de quelques réserves indispensables. Nous nous réjouissons avec l'église de Lyon des souvenirs glorieux que lui doit l'histoire religieuse de notre pays. Elle ne nous en voudra pas, certainement, si, en regard des titres qu'elle croit avoir à la primauté, nous faisons valoir les nôtres.

F. REYNAUD,
Archiviste honoraire.

(1) JULLIAN, *op. cit.*, p. 485. Si la mutilation de ce monument en a fâcheusement réduit la teneur, ce n'est pas une raison pour l'écartier *a priori*.

N°1702
26 juillet 1914



Qu'est-ce que la Patrie ?

POUR nous, français, la Patrie c'est un vaste territoire de forme hexagonale, dont nos aïeux ont tracé les contours avec le glaive, et qui s'étend de Calais, la cité vaillante, à Dunkerque, proche de l'Angleterre; de Dunkerque, par des côtes immenses et déchirées, jusqu'aux rochers de la pointe du Raz; de la pointe du Raz, en contournant des presqu'îles, en découpant dans le granit des rades, des baies, des ports, à l'embouchure de la Bidassoa; de la Bidassoa, en courant sur les cimes dentelées et superbes des Pyrénées, à Port-Vendres; de Port-Vendres, en sillonnant les flots bleus de la Méditerranée, à Nice, la ville du soleil et la ville des fleurs; de Nice, par les massifs des Alpes et du Jura, à la frontière allemande; de la frontière allemande à travers les plaines de la Flandre à Calais, notre point de départ.

La Patrie, c'est le foyer où nous sommes nés, où nous avons grandi, les tombes sur lesquelles nous avons pleuré, les autels qui reçurent les serments de nos pères et de nos mères et autour desquels nous avons prié, les églises imprégnées de la foi des ancêtres, parfumées de vos prières et de celles de vos fils; le sol qui porta notre berceau et qui un jour se refermera sur notre cercueil pour retenir notre cendre dans ses embrassements; c'est la douceur de notre ciel, la majesté de nos montagnes, la richesse de nos plaines, la fertilité de nos vallons, la beauté de nos fleuves, l'aridité même de nos rochers.

Qu'est-ce que la Patrie encore? Au point de vue moral, c'est la famille agrandie, dans laquelle se transmet de génération en génération l'héritage des biens immatériels qui constituent l'âme même de la nation; c'est la communauté des sentiments, des traditions, des croyances, du langage, des droits et des devoirs, des espérances et des souvenirs, qui unissent les citoyens à l'abri de ce foyer sacré; c'est tout le patrimoine de notre race avec ses inquiétudes et ses témérités, ses joies et ses douleurs, avec son génie, ses gloires et ses défaites. Comme l'a dit avec raison Maurice Barrès: « Nous sommes le prolongement et la continuité de nos pères et de nos mères ».

Au point de vue historique, c'est le trésor de nos traditions littéraires, catholiques et militaires; c'est notre épopée guerrière ou pacifique se développant à travers les âges dans des alternatives de triomphe ou de défaite, de gloire et de souffrance, de deuil et de joie, de mort et de résurrection; ce sont les chevauchées magnifiques pour la justice et pour la foi, pour l'émancipation des peuples et la délivrance du tombeau du Christ; c'est le passé de la nation avec ses générosités, ses enthousiasmes, ses héroïsmes, ses grands gestes de liberté et de civilisation; c'est l'histoire de tous ces peuples dont nous sommes issus, Celtes, Gaulois, Romains, Barbares, Francs, Burgondes, Normands et

tant d'autres, qui à travers les siècles sont venus verser leur sang le plus pur dans les veines de la France, comme en une amphore servie sur la table des rois on mélange l'arome des vins les plus généreux.

Au point de vue artistique, c'est la parure merveilleuse des cathédrales, des musées, des bibliothèques, des palais de l'homme et des palais de Dieu, qui sont la moisson du génie de nos pères; ce sont les portails superbes que nos sculpteurs ont ciselés avec une admirable finesse, les coupes magnifiques et les flèches audacieuses que nos architectes ont élevées sur tous les points du territoire; ce sont les chefs-d'œuvre dont nos écrivains ont rempli nos bibliothèques et dont nos peintres ont peuplé nos palais et nos temples; ce sont tous les arts qui ont fait de la France le rendez-vous du monde civilisé et comme le musée du genre humain.

Au point de vue religieux, c'est le culte que nous professons, les croyances qui nous sont chères, l'idéal qui fait battre nos cœurs, le Dieu devant lequel depuis quatorze siècles la France se prosterne à genoux, le Dieu qui l'a fait vaincre à Tolbiac, à Poitiers, à Orléans, avec Jeanne d'Arc, la bonne Française; le Dieu qui a délimité nos frontières, béni nos drapeaux, nous a menés à la victoire, nous a relevés et consolés dans nos défaites, le Dieu dont j'aime à vous redire le nom dans la fierté de ma foi, Celui que les vieux chevaliers appelaient notre capitaine, le Christ Jésus, seul maître, seul Seigneur de la France.

Qu'est-ce que la patrie enfin? Ce n'est pas seulement le passé avec ses gloires et ses calamités, ses joies et ses douleurs; ce n'est pas seulement le présent avec sa communauté de traditions, de sentiments, d'esprit, de caractère et de croyance; c'est encore l'avenir; ce sont les ambitions qu'un peuple porte au cœur; ce sont les aspirations endormies dans l'âme des générations vivantes et que les générations futures verront s'épanouir; c'est, suivant la belle définition de Fichte, l'immortalité de l'homme sur la terre.

(D'après une citation de la Semaine Religieuse de Clermont).

TEXTE DES PRIÈRES PRESCRITES PAR MONSIEUR L'ÉVÊQUE. — Psaume 45 pour le Dimanche, Versets et Oraisons. Gros caractères sur carton. Format in-octavo. Très utile au Clergé.

Pour les Fidèles. — Petit format, pour livres de messe, 4 feuillets, avec le texte du *Sub tuum*. — En vente dès maintenant à la Maison ALBERT PARA, 2, rue Moustiers, Marseille.

Au Drapeau !

Oui, le salut au Drapeau du 40^e ! Il m'a été donné, mercredi soir, par plus de vingt mille personnes, groupées à l'Esplanade et devant l'église Sainte Perpétue. Monseigneur entouré du clergé paroissial dominait la foule, du haut du grand perron et exprimait en quelques mots bien chaleureux, bien applaudis, les sentiments qui débordaient de tous les cœurs.

Et nos soldats, bien équipés, à l'allure fière, défilaient, salués des vivats les plus enthousiastes. Vive le 40^e ! Vive l'armée ! Vive la France !

Les officiers répondaient par le salut de leur épée. Et les applaudissements redoublaient !

La France

D'autres races sont supérieures par leur aptitude à dominer la matière, à féconder le travail, à multiplier les richesses, à reconnaître avec divination, à poursuivre avec constance, à tout prix, la primauté. La France est la première par sa sollicitude naturelle d'un ordre général qui établitte parmi tous les hommes, plus de vérité, de justice et de bonheur. Si loin qu'un être se plaigne, la France entend, et quel que soit le mal, se sait débitrice du remède... Il n'est pas superflu que dans un monde où chaque race pense à soi, une pense à toutes. Ceux mêmes qui nous disputent le moins cette fonction nous savent gré d'y persévérer, car elle fait honneur à la nature humaine. Pour nous, cette vocation est la plus ancienne des habitudes, et date de nos origines mêmes : elle est née avec nos croyances sur la destinée de l'homme, la fleur séculaire a sa source au baptême de notre race. Aujourd'hui, certains ne nomment plus la source ou ne la connaissent pas. Nous continuons, comme nos pères, à la connaître et à la nommer. Car la logique des actes, le bénéfice des services, le maintien des clientèles, le prestige, l'avenir sont, pour la France, inséparables de son génie chrétien.

*Du discours prononcé, le 28 juin, à Bouvines,
par M. Etienne Lamy, de l'Académie Française.*

N°1705
16 août 1914

LA FRANCE

LLE est belle, la France, dans ses origines, d'abord. Le sang des plus nobles peuples : gaulois, franc et romain, c'est-à-dire toute la vertu du monde antique avec toute la jeunesse du monde renaissant, s'y est mêlé dans une harmonie puissante et souveraine, comme on mêle les vins généreux pour des festins de rois.

Belle ensuite dans son territoire, que nous ne vantons pas assez, pèlerins passionnés que nous sommes des rives étrangères. Elle baigne aux flots bleus de la Méditerranée ses pieds majestueux, tandis que les vagues des mers du Nord caressent son front tranquille. Des montagnes, tour à tour grandioses ou verdoyantes, lui font, à l'est, un rempart où elle s'appuie, qui la protège sans l'emprisonner. L'Océan, à l'ouest, en tempérant son climat, lui verse tous les trésors des continents lointains et lui ouvre la route magnifique de toutes les conquêtes. Elle a sous un ciel clément, avec l'alternance gracieuse des vastes plaines et forêts profondes, une ceinture de fleuves incomparables, où se mire la fécondité des riantes côtes, où s'entretient la fraîcheur des plantureuses vallées. Et partout, dressés sur tous leurs bords, les monuments des cités, palais des arts, gigantesques cathédrales, châteaux historiques, églises de villages, s'élèvent en une splendide floraison de vie intense et de souvenirs.

Car la France est belle encore comme aucune autre nation dans ses annales. Il n'y a pas un peuple à qui le temps ait fait comme à elle, pour s'avancer dans l'histoire, un cortège de rois, de pontifes, de capitaines, de poètes, d'artistes, d'orateurs, de saints, de génies de toute sorte : féodaux, bourgeois et populaires. Lorsqu'on y évoque les gloires, pas une qui ne réponde : présente.

Puis la France est belle dans sa langue claire et précise, élégante et souple, alerte et vigoureuse, abondante au besoin et toujours noble. Les savants et les philosophes peuvent lui confier toutes leurs pensées : elle n'en trahit rien... Elle sait mettre aussi à la portée du peuple les idées les plus hautes et même les abstractions qui le trompent. Ne dit-elle pas également nos douleurs, nos colères, nos aspirations et nos amours. Elle a donné à l'humanité des chefs-d'œuvre que la Grèce lui eût enviés ; et sur l'antique Agora comme au forum romain, les orateurs les plus fameux n'avaient pas dans leur langue harmonieuse et sonore d'accents qui remuent mieux l'âme des foules que la parole française. Ah ! oui, la France est belle ; belle dans sa langue, mais belle aussi dans son épée, belle dans sa nature, belle dans sa mission. Son rôle, dès le premier jour, semble avoir été d'être apôtre. Partout où il y a une vérité à répandre, j'allais dire même une mode, elle parle et se montre ; et toujours elle parle autorité, car elle porte un glaive : glaive unique, glaive illustre qui jette plus d'éclairs qu'il ne verse de sang ; glaive de reine sans doute qui domine de sa force ; mais glaive de mère surtout, employé d'abord à protéger chaque faiblesse qui se réclame de lui ; glaive enfin de servante fidèle de la justice et du droit.

(A suivre).

M^{gr} TISSIER.

LA FRANCE

(Suite et fin) (1)

Pendant des siècles la France s'est tenue debout, au centre de l'Europe, écoutant d'où venaient les plaintes des opprimés pour les venger et les gémissements des vaincus pour y courir. Qui dira les randonnées sublimes de nos pères, faisant ainsi à chaque occasion, pour l'honneur et la liberté, irruption dans l'histoire par toutes les portes de gloire et de magnanimité ? Qui dira surtout les luttes épiques de la France pour la Foi ?

Le premier, après la chute du monde antique, le peuple franc a jeté un germe de vie sociale dans la poussière de mort où gisait l'humanité et a tiré une civilisation opulente de la pourriture de l'Europe.

Devenu par son baptême le fils aîné de l'Eglise, il a fondé dans les Gaules le royaume le plus solide du continent. Il a renversé les orgueilleuses monarchies ariennes ; il a groupé sous son autorité et introduit dans la société chrétienne les nationalités Germaniques ; il a humilié et tenu en échec l'ambition de Byzance et, dès le sixième siècle, il était à la tête du monde civilisé.

Devant l'orage formidable que l'Islam déchainait sur le monde, il fut alors le seul à ne pas désespérer de l'avenir. Il s'attribua volontiers la mission de défendre la chrétienté aux abois ; et il a rempli sa tâche en posant au Croissant, dans la journée de Tours, des limites qu'il n'a jamais franchies.

Maître de tout l'Occident, il a donné au monde une dynastie qui n'a pas de pareille dans les fastes de l'humanité ; toutes ses gloires viennent se réunir au neuvième siècle naissant dans la personne du plus grand homme d'Etat que le monde ait connu, si grand que la grandeur a pénétré même son nom ; on l'appelle Charlemagne... Au faite de la puissance, il se souvint de ce qu'il devait à l'Eglise. Après l'avoir sauvée de ses ennemis, il l'affermist elle-même sur son trône temporel... Dans la suite, ce peuple comblé des bienfaits de Dieu et si fécond pour les œuvres de sa droite, si triomphant à certaines heures et si écrasé parfois dans des défaites qui ne peuvent être que des châtements, si miraculeusement retiré des abîmes où il devait périr, si étroitement associé toujours à l'action divine sur le monde, ce peuple ne cessa plus d'apparaître comme le peuple choisi de la grâce, de l'amour et de l'unité.

M^{gr} TISSIER.

(1) Voir le Numéro 1713 de l'Echo de Notre-Dame-de-la-Garde.

Jamais une telle résignation aux souffrances ne s'allia à un tel courage chez des êtres arrachés tout-à-l'heure à la charrue, au comptoir, à l'usine et transportés subitement dans le pays de la mort. Cela est unique, et cela n'est dû qu'à la vague de foi qui a porté à la hauteur des sacrifices suprêmes les générations dont ceux qui aiment le plus profondément leur pays n'eussent jamais attendu de telles merveilles. Ils votaient pour les laïciseurs et ils leur donnaient la majorité dans les Chambres. Ils sont à présent, comme la France entière, attentifs aux voix qui parlent d'en haut, qui parlent de Dieu et de la Patrie et qui évoquent les suprêmes espoirs.

Frédéric MASSON,
de l'Académie Française.



LA NATION PRÉFÉRÉE DE MARIE

LAUT-IL aller jusqu'à dire que la France est le royaume préféré de Marie ; que, de toutes les nations, elle est celle qui a le plus aimé et le plus honoré la sainte Vierge, et qui en a reçu les plus insignes témoignages d'amour ?

Sans aucun doute, les autres nations protesteraient.

L'Espagne nous redirait la ballade qu'elle chantait, il y a cent ans, sur les remparts de Saragosse et où elle invoque Marie comme le chef ou la *Capitana* des troupes aragonaises et les vieux chevaliers de Montesa, d'Alcantara et de Calatrava tireraient leur épée pour revendiquer les gloires mariales de leur patrie.

L'Italie rappellerait la Santa Casa déposée par les anges sur la terre de Lorette, et les ombres émues de Fra Angelico et de Raphaël nous montreraient avec fierté la grâce florentine et la majesté romaine de leurs madones.

La Pologne évoquerait ses luttes glorieuses contre les Turcs sous l'étendard de sa grande Dame, et Marie elle-même couvrirait de son manteau d'azur Sobieski, son héros, Hyacinthe, son apôtre, et Stanislas, son Benjamin.

La Suisse catholique demanderait aux anges qui consacrèrent la basilique d'Einsiedeln si la terre vierge de la liberté n'est pas la terre chérie de la Reine des vierges.

Cette rivalité des nations catholiques ne peut que nous réjouir, puisqu'elle prouve à quel point Marie est aimée dans l'univers ; mais elle ne doit pas nous empêcher de revendiquer comme les autres la primauté du culte marial. Faisons donc valoir nos titres : le monde jugera.

Mais, au fait, ne s'est-il pas déjà prononcé ? Un Français disait à un prêtre de Lorette :

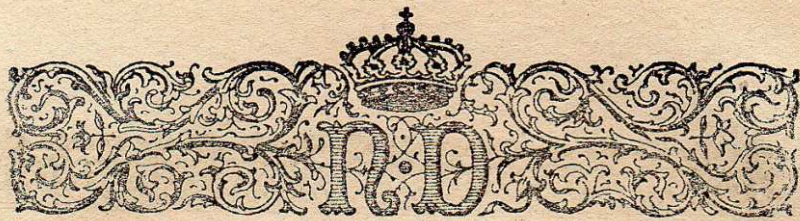
— Vous êtes bienheureux, vous autres, Italiens, de posséder la maison de la sainte Vierge !

— Sans doute, reprit finement le chapelain, nous avons sa maison, mais elle n'y est jamais. Elle est toujours chez vous.

En effet, n'est-ce pas chez nous que Marie a fait, au siècle dernier, ce beau voyage d'apparitions dont les étrangers dont les étrangers viennent vénérer les étapes, la Médaille miraculeuse, La Salette, Lourdes, Pontmain et Pellevoisin ?

En somme, chacune des nations catholiques réclame le premier rang dans l'amour de Notre-Dame et nous accorde le second. Qu'en faut-il conclure ? Un jour que les généraux grecs se demandaient qui avait le plus contribué à la victoire de Salamine, chacun d'eux s'attribuait modestement la palme, mais donnait ensuite sa voix à Thémistocle. L'histoire en a conclu que Thémistocle avait été le vrai héros de Salamine. Eh bien ! de même, puisque les nations chrétiennes s'accordent toutes à donner à la France le second prix de dévotion mariale, chacune d'elles s'adjugeant le premier, mais n'ayant que sa seule voix pour se l'adjuer, n'en faut-il pas conclure que ce premier prix nous revient de plein droit ?

S. COUBÉ.



Le Rosaire de France

MYSTÈRES JOYEUX

On l'appelait la douce France. De son ciel
Tombaient les rayons bleus des aurores bénies,
Et sa beauté — ce fut son rôle essentiel —
Fut le reflet divin des grandeurs infinies.
Sa mer était plus gaie et son azur plus clair,
Ses étoiles, le soir — les mêmes que les nôtres —
Semblaient les yeux de Dieu qui la suivaient dans l'air,
Et son soleil avait plus d'or que tous les autres...
Et l'on sentait que Dieu, le Dieu qu'elle priait,
L'avait faite avec joie, un jour qu'Il souriait !
Vierge, en se souvenant, nos cœurs pleins d'espérance
Egrènent à tes pieds le Rosaire de France !

MYSTÈRES DOULOUREUX

Les Calvaires se sont dressés où l'on planta,
France, toutes les croix où ton cœur saigne et pleure ;
Toi-même tu n'es plus qu'un vaste Golgotha...
Ils espèrent qu'elle viendra, la troisième heure.
Ton sang, ton sang vermeil, inonde tes chemins,
Et ton ciel a voilé ses aurores anciennes.
Mais le Christ s'est penché dont on perça les mains,
Tes sanglantes douleurs sont maintenant les siennes :
Ils t'ont crucifiée en ces longs jours d'effrois,
Et lorsque nous prions, c'est au pied de deux croix !
Vierge, nos cœurs meurtris, aux heures de souffrance,
Egrènent à tes pieds le Rosaire de France !

MYSTÈRES GLORIEUX

Elle semble sortir du cercueil, elle aussi.
Vous l'avez mal scellé, le tombeau de la morte !
Elle a brisé la pierre, et c'est tout comme si
Vous n'aviez pas, en la poussant, fermé la porte.
Elle vous chasse au loin comme de vils troupeaux,
Son clairon retentit et son canon résonne,
Et, dans l'air glorieux où flottent ses drapeaux,
A l'horloge d'En-Haut, c'est son heure qui sonne !
Et, relevant enfin son corps endolori,
C'est, comme au premier jour, son Dieu qui lui sourit !
Vierge, nos cœurs voyant venir la Délivrance
Egrènent à tes pieds le Rosaire de France !

Xavier MAUNIER.



Vive le Christ Ami des Français!

Dieu nous refait des jours prospères ;
Autour des saints autels, Français, serrons nos rangs,
Et poussons à l'envi le vieux cri de nos pères :
Vive le Christ, ami des Français !

Tes ennemis, ô belle, ô douce France,
N'avaient-ils pas, dans leur immense orgueil,
Pendant longtemps caressé l'espérance
De te clouer pour jamais au cercueil ?

« Nous possédons de plus puissantes armes »,
Se disaient-ils, « nous en viendrons à bout ; -
Il va couler bien du sang et des larmes ;
Que nous importe ? il faut vaincre avant tout ».

Que vous importe, ô races inhumaines,
Que les soldats soient tombés par milliers ?
Que de leur sang ils aient rougi les plaines
Et que le deuil plane sur les foyers ?

Vaincre aujourd'hui la France, et sur le monde
Faire demain peser un joug de fer,
Seules régner et sur terre et sur l'onde ;
Tel était bien votre vœu le plus cher.

Tel le fléau qui, l'été, bat les gerbes,
Dieu vous choisit, c'est vrai, pour nous punir,
Mais nous savions qu'il confond les superbes,
Et que votre heure, à vous, allait venir.

Si nos soldats se sont couverts de gloire,
S'ils ont été vainqueurs dans les combats,
Ils n'ont pas seuls remporté la victoire ;
Français, de grâce, oh ! ne l'oublions pas.

Ami toujours de notre chère France,
Avec nos fils, le Christ a combattu ;
Il a doublé leur native vaillance ;
C'est grâce à Lui que la France a vaincu.

Quand va sonner l'heure tant désirée
Où rentreront au foyer nos enfants,
Pieux échos de l'enceinte sacrée
Portez au ciel nos mercis triomphants.

Ch^{no} E. NIOULLON.

Etab^l JAMET-BUFFEREAU les mieux organisés pour vous apprendre
Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, Droit C^{al}, etc.

Leçons particulières sur place ou par correspondance. DIPLOME
Prix à forfait — Facilités de Paiement — Placement des Elèves
PROGRAMME GRATUIT — Succ^{le} de MARSERLE, 15, Allées de Meilhan.



Lettre autographe de Sa Sainteté le Pape Benoît XV à Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Paris

A la lettre que Son Eminence avait adressée au Souverain Pontife, à l'occasion des fêtes de Noël, Sa Sainteté a daigné répondre par la lettre autographe suivante :

Notre cher Fils, salut et bénédiction apostolique,

Votre lettre Nous a été en tout point agréable et très particulièrement dans le vœu qu'elle contient de voir les négociations de la paix et ses avantages être utiles au Siège Apostolique lui-même. Vous l'écrivez avec raison, pour la restauration de l'ordre et l'établissement de la tranquillité publique, il importe souverainement que l'Eglise jouisse de la liberté qui lui est due et de la paix. Pour Nous, Notre plus ardent désir est que le Saint-Siège, l'ancien différend étant apaisé, s'acquitte le plus utilement possible de son ministère. Mais pour cela Nous plaçons tout notre espoir en Celui qui connaît le temps opportun pour la réalisation de ses bienfaits.

Nous accueillons de grand cœur l'hommage de votre dévouement, et, en retour, comme gage des grâces divines, Nous vous accordons très affectueusement, à vous, Notre cher Fils, et au diocèse de Paris, la bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 31 décembre 1918, de Notre Pontificat, l'année cinquième.

BENOIT XV, PAPE.



La Reprise des Relations Diplomatiques avec le Vatican

LA question est revenue à la Chambre, ces jours derniers, à propos du budget des Affaires Etrangères. Un député qui n'a de bon que le nom l'a soulevée, pour la combattre avec des arguments dictés par le plus odieux sectarisme devant lequel ne sauraient trouver grâce les considérations les mieux probantes et les plus logiques.

Disons-le tout de suite, à l'honneur de notre Parlement, il a trouvé des partenaires pour lui donner la réplique et le rappeler au bon sens ainsi qu'au sentiment des véritables intérêts de notre pays. Il n'entre pas dans notre pensée de reproduire ici cette discussion qui occupe plusieurs colonnes du *Journal Officiel*, mais, ce que nous voulons surtout souligner, ce sont les paroles ou les discours de personnages politiques comme MM. Viviani et de Monzie qui, en dehors de toute préoccupation religieuse, se sont déclarés partisans de rapports officiels entre la France et le Vatican.

L'expérience des affaires a surabondamment prouvé, à eux et à bien d'autres de leurs collègues, que les points de contact entre l'Eglise et l'Etat sont trop nombreux pour qu'ils puissent s'ignorer systématiquement l'un l'autre. La France, à l'heure actuelle, est à peu près la seule grande puissance qui n'a pas de représentant à Rome, nos intérêts, comme l'a très bien démontré M. Groussau, ont souffert de cette abstention, il est donc temps de rompre avec cette politique néfaste.

Le gouvernement, on avait droit de l'espérer, pouvait en donner l'assurance. Il a préféré, par la bouche de M. Pichon, déclarer « qu'il n'y avait pas lieu d'envisager la reprise des relations officielles avec le Saint Siège ». Nous en sommes affligés, certes, comme catholiques et notre cœur de français est aussi très douloureusement atteint. Mais, hâtons-nous de le dire, nous ne perdons pas espoir pour l'avenir.

Oui, nous espérons qu'un gouvernement composé d'hommes plus avisés et que n'aveuglera pas la passion antireligieuse rendra effectif un rapprochement que l'immense majorité des Français désire, parce qu'il répond à une véritable nécessité. La démontrer ici serait superflu, tous les quotidiens ont énuméré, ces jours derniers, les motifs impérieux qui l'établissent. Notre action en Orient et même, à bien des points de vue, en Occident, en dépend.

Ne pas consentir à le reconnaître et agir en conséquence, c'est bien, comme l'a déclaré M. Groussau, vouloir, de propos délibéré, commettre un *crime national*. L'expression n'a rien d'exagéré et les Feuilles les plus éloignées de nous reconnaissent qu'en adoptant cette attitude intransigeante, nos hommes d'Etat se montrent moins prévoyants que ceux d'Angleterre, des Etats-Unis et du Brésil, par exemple, qui considèrent la conversation avec Rome comme partie intégrante d'une bonne diplomatie.

Le clair bon sens français ne viendra-t-il pas à bout de l'entêtement sectaire ?

L. C.

Extraits de la Collection en cinq volumes de
L'Echo de Notre-Dame de la Garde
période 1914 à 1919
Un prêt de Rémy IMBERT,
Président du Musée de la Mémoire Militaire de Meyreuil

Document édité le 05 janvier 2019
par le webmaster
Pour le site roquepertuse.org

